le magazine du court métrage BREF
Pays : France
Périodicité : Semestriel

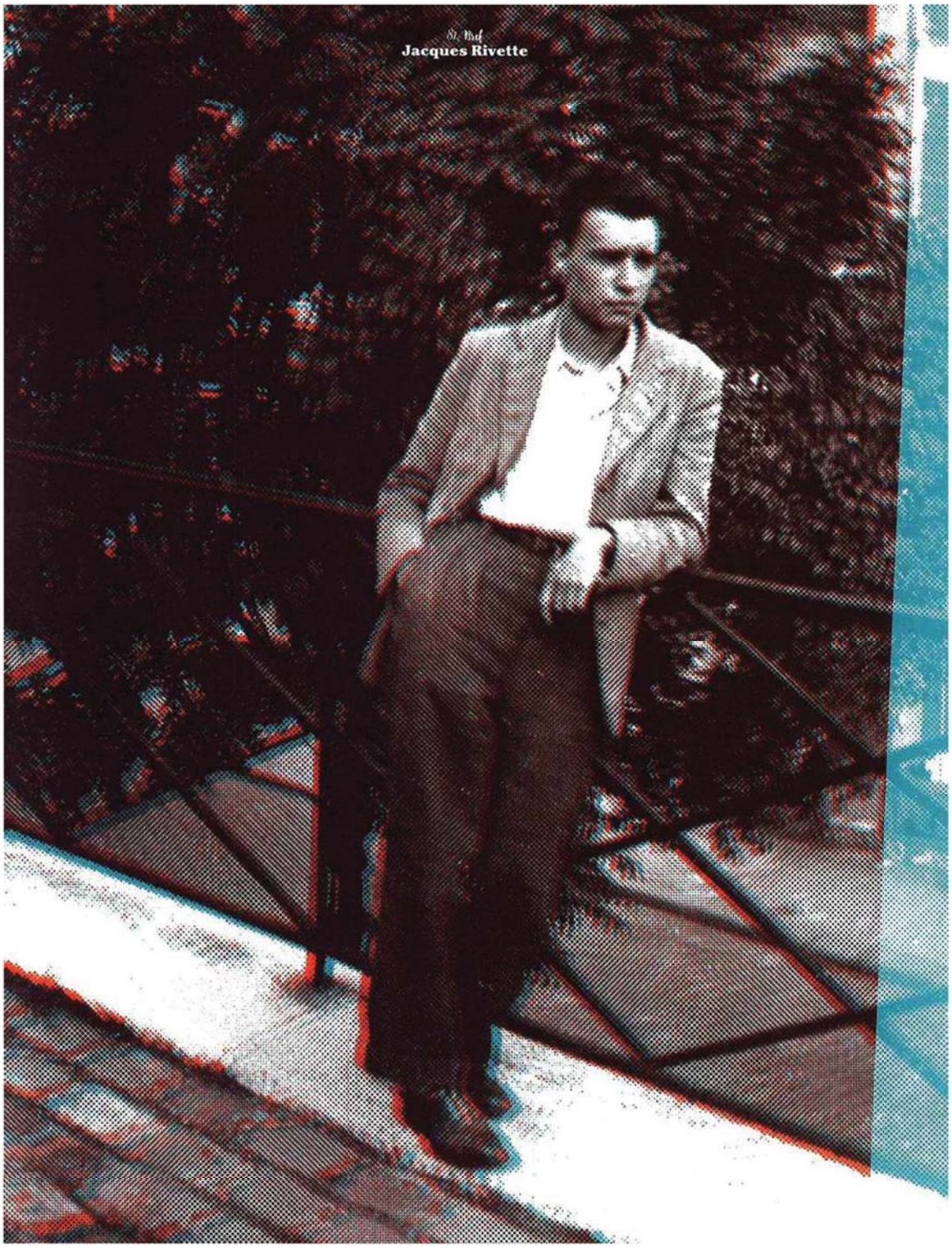
Date :
PRINTEMPS/ETE 17
Journaliste : Marcos Uzal

PREMIERS *CHASSÉS-CROISÉS* DE JACQUES RIVETTE

Alors qu'ils étaient considérés comme perdus, **Véronique Rivette** a retrouvé l'année dernière, dans les archives de son mari **Jacques Rivette**, les trois premiers courts métrages réalisés par le cinéaste . *Aux quatre coins* (1949), *Le quadrille* (1950) et *Le divertissement* (1952). Ces films initialement tournés en 16 mm inversible et montés sans aucune bande-son ont été restaurés en 2K par les Films du Veilleur et la Cinémathèque française, en partenariat avec la Cinémathèque de Toulouse et le laboratoire Digimage. Ces nouvelles copies ont été projetées pour la première fois au festival Côté Court de Pantin, en 2016, et ce programme sera distribué en salles, par l'Agence du court métrage.

le magazine du court métrage BREF
Pays : France
Périodicité : Semestriel

Date :
PRINTEMPS/ETE 17
Journaliste : Marcos Uzal



HIVENTY
IMAGE | SOUND | SERVICES

le magazine du court métrage BREF
Pays : France
Périodicité : Semestriel

Date :
PRINTEMPS/ETE 17
Journaliste : Marcos Uzal

algré leurs différences formelles, nous pourrions succinctement résumer ces trois films de la même façon : des chassés-croisés entre des personnages qui s'attirent ou qui se fuient, liés par une forme d'emprise secrète ne se réduisant pas aux données du scénario ou à des conventions psychologiques, mais qui circule dans les gestes, les regards, les poses Ce qui intéresse avant tout Rivette, c'est de chorégraphier les déplacements, les mouvements, les croisements de corps et de regards Le fait que les trois films sont muets amplifie ce parti pris, mais alors que dans, *Le divertissement*, les personnages ne cessent de discuter, dans *Aux quatre coins* et *Le quadrille*, ils semblent avoir délibérément renoncé à la parole. L'absence de bande-son n'y est pas ressentie comme un manque, elle correspond à la volonté de Rivette de travailler sur des échanges purement gestuels.

Dans *Aux quatre coins*, deux jeunes femmes s'échangent deux jeunes hommes (et inversement), passant à tour de rôle de l'un à l'autre en une énigmatique chorégraphie alternant des enlacements et des reculs, des baisers et des coups. Le film est un lent ballet sensuel, où les liens, que l'on devine amoureux (sans bien distinguer ce qui relève de l'attirance ou de la rivalité), sont entièrement concentrés dans la façon dont les corps s'attirent, se tournent autour, se touchent, se séparent, s'unissent à nouveau, jusqu'à la mort des deux femmes. Rivette ne retrouvera un tel érotisme que dans *Hurlevent* (1985), et dans les deux cas le désir naît de cette stylisation des postures (plutôt du côté de la danse dans le premier film, et du côté de la peinture – Balthus – dans le second). Tout en se déplaçant d'un corps à l'autre, les acteurs changent aussi parfois d'espace, allant et venant d'un appartement à un champ ou à des rues désertes sans aucune transition, comme dans un rêve. Cela annonce les espaces parallèles de *Céline et Julie vont en bateau* (1974) ou de *Duelle* (1976), à cette différence qu'ici aucun élément fantastique ne vient justifier l'ubiquité, comme si elle était intimement liée aux mouvements des corps et aux sentiments secrets qui les animent. À cette ritualisation des gestes et à ces circulations magiques dans l'espace s'ajoute le choix d'angles de prise de vues étonnants, souvent décadrés, en plongée ou en contre-plongée. La profondeur de champ accompagne les corps en leur ouvrant l'espace ou en jouant sur les proportions (une tête au premier plan venant cacher un personnage au second plan, par exemple) Ce beau film onirique , *Aux quatre coins*, est plus proche de l'avant-garde des années 1920 que de la

www.hiventy.com

HIVENTY
IMAGE | SOUND | SERVICES

le magazine du court métrage BREF
Pays : France
Périodicité : Semestriel

Date :
PRINTEMPS/ETE 17
Journaliste : Marcos Uzal

Nouvelle Vague, on pense aussi à Cocteau, et plus encore à la langueur sensuelle et inquiétante des films de Maya Deren (*Meshes of the Afternoon*, 1943 ; *At Land*, 1944).

Le quadrille pousse plus loin l'abstraction, à travers un récit on ne peut plus minimal, filmé en plans frontaux dans un décor totalement dénudé. Deux jeunes femmes et trois jeunes hommes se tiennent (presque toujours assis) dans un salon aux murs blancs, et, pendant quarante minutes, nous assistons seulement à l'évolution et à la répétition de leurs gestes et de leurs échanges de regards, jusqu'à ce qu'à la toute fin certains d'entre eux se rapprochent pour former des couples. Dans une lettre adressée à un distributeur américain, Rivette décrivait ainsi son entreprise : « *Mon premier dessein était de tenter de réaliser un film sans scénario, qui aurait prouvé que l'"histoire" n'a au cinéma aucune valeur essentielle et que des actes purs, sans référence à quelque anecdote, sont en eux-mêmes aussi intéressants que s'ils se rapportaient à une intrigue qui les oblige à n'être plus que les étapes de son déroulement**. » Comme dans *Aux quatre coins*, la répétition et la précision chorégraphique des gestes (le quadrille est une danse de salon, dont le « chassé-croisé » est une figure) semblent participer d'un rituel dont les codes nous sont inconnus : « *L'originalité réside en ce que ces rapports demeurent cachés, mystérieux, et ne se manifestent au spectateur que par des regards, des sourires, parfois de simples frissons, de légères crispations du visage, tous signes ambigus qui ne peuvent que dérouter ceux qui s'imaginent la psychologie comme une science exacte. Car le cinéma semble nier la psychologie et condamner l'homme à n'être que ses apparences**. » Rivette ne montre que des gestes simples, quotidiens (fumer, remonter une chaussette, se recoiffer, faire glisser une bague sur son doigt, etc.), mais mis à nu, épurés, repris jusqu'à être libérés de leur cause première, de leur fonction ou de leur rôle social pour laisser s'y manifester l'inconscient des personnages. Il revendique ainsi de « *tenter l'analyse psychologique* » à travers « *la recherche, dans les gestes les plus insignifiants, les plus quotidiens, les moins compromettants, de la véritable personnalité de quelques êtres, et sous leurs relations apparemment hasardeuses, superficielles et toutes mondaines, de leurs vrais rapports, inavoués**. »

Si l'on veut bien accorder une dimension « scientifique » ou tout au moins documentaire à cette « analyse », il convient de constater qu'elle se centre sur un groupe socialement bien défini, celui du milieu cinéphile et germanopratin autour duquel gravitait Rivette à l'époque. Il réunit dans son film : Anne-Marie Cazalis, l'une des grandes figures des nuits du Saint-Germain-des-Prés des années 1950 ; Liliane Litvin, connue pour avoir brisé le cœur de François Truffaut (qui racontera cette histoire platonique et douloureuse dans *Antoine et Colette*, 1962) et avoir fait tourner la tête à bien des garçons (dont Jean-Luc Godard et Jean Gruault) ; et Jean-Luc Godard, également co-auteur

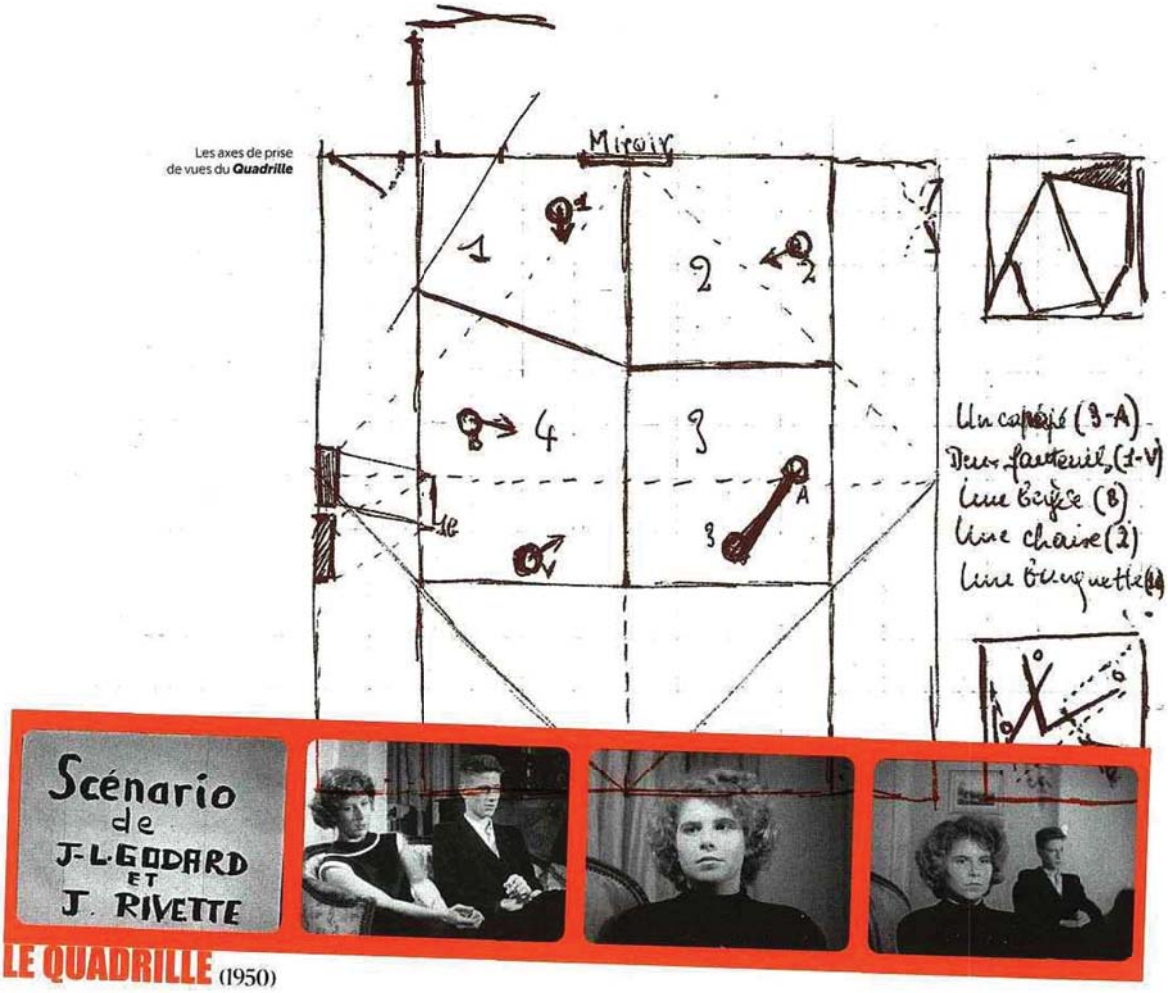
*Toutes les citations sont extraites d'une lettre à la société de production Brandon Film Inc, publiée avec d'autres documents sur *Le quadrille* dans *Trafic* n°99, automne 2016.

« Mon premier dessein était de tenter de réaliser un film sans scénario, qui aurait prouvé que l'"histoire" n'a au cinéma aucune valeur essentielle… » Jacques Rivette

www.hiventy.com

le magazine du court métrage BREF
Pays : France
Périodicité : Semestriel

Date :
PRINTEMPS/ETE 17
Journaliste : Marcos Uzal



et producteur du film, que l'on n'a jamais vu aussi jeune (il n'a pas encore vingt ans) et qui ressemble plus que jamais à Keaton. On peut comparer la démarche de Rivette à celle d'autres cinéastes qui, après lui, regrouperont dans des lieux clos des amis-acteurs dont le spectateur sera invité à observer les postures, les attitudes, les jeux enfantins et érotiques engendrés par leur promiscuité : Andy Warhol ou Stephen Dwoskin, dont on sait que Rivette admirait particulièrement *Central Bazaar* (1976). Si on se laisse porter par toutes ces variations de gestes (sensuelles, inquiétantes ou drôles), *Le quadrille* devient totalement hypnotique. Voir le film en salles produit le sentiment troublant que nous sommes assis parmi ces acteurs qui ne bougent pas beaucoup plus que des spectateurs de cinéma et qui parfois regardent la caméra ; la distance avec l'écran s'abolit, comme si nous étions inclus sans le vouloir dans ces rituels auxquels nous n'avons pas été initiés.

L'ÉPREUVE DU TEMPS

Le divertissement est plus classique que les films précédents, avec un scénario plus romanesque : pour préserver la liberté de sa jeunesse, une jeune femme résiste aux avances d'un homme amoureux d'elle. Malgré le trouble qu'elle éprouve, elle décide de le délaisser définitivement, mais quelques mois plus tard, elle le revoit dans une réception chez des amis ; elle l'évite soigneusement, le fuit à plusieurs reprises, mais tombe finalement dans ses bras Bien que plus développé, le récit reste très simple et c'est encore dans les attitudes des acteurs que l'essentiel se joue, en particulier dans les regards, la séduction, les hésitations ou l'inquiétude de la jeune fille. Elle oscille entre son choix de la légèreté et l'appel de l'amour, ce qui en termes de mise en scène se joue dans l'opposition entre, d'un côté, les mouvements de corps et de caméra (de rapides panoramiques) produits par les jeux, les danses, les divertissements de la fête et, d'un autre côté, les fuites solitaires et

le magazine du court métrage BREF
Pays : France
Périodicité : Semestriel

Date :
PRINTEMPS/ETE 17
Journaliste : Marcos Uzal

les arrêts provoqués par la présence insistante et pesante de l'homme. Les changements d'espaces vont à nouveau avoir un rôle important, la fête commence dans un jardin, se poursuit sur une très grande terrasse, puis la jeune femme s'enfuit dans les escaliers jusqu'à un appartement. Au jardin ouvert correspond un moment d'insouciance, l'homme et le trouble surgissent sur la terrasse dont les murs et les plantes permettent à la protagoniste de s'isoler et de se cacher, puis l'appartement ferme et découpe plus encore l'espace (des portes vitrées créant des cadres dans le cadre), enfermant les deux amants, les contraignant ainsi à s'expliquer, puis finalement à s'étreindre.

Dernier point, déjà très rivettien : bien qu'étant des courts métrages, les trois films travaillent sur la distension du temps, inventant chacun un rapport très singulier à la durée. Dans *Aux quatre coins* et *Le quadrille*, le rythme et la répétition des déplacements et des gestes font office de récit, puisqu'il s'agit d'y sublimer et de dilater des instants et des mouvements insignifiants ne valant que pour eux-mêmes. À propos du *Quadrille*, Rivette constatait, annonçant d'autres expériences à venir : « *Il s'agit également ici, à ma connaissance, du premier essai cohérent et systématique en 16 mm de film "en temps réel", où la durée de l'action coïncide avec celle du film**. » De façon moins radicale, *Le divertissement* tente lui aussi de trouver une nouvelle forme de temporalité, en étirant les scènes, en prolongeant les temps morts, en faisant surgir les rares et furtifs moments décisifs au milieu de la longue et languissante fête. Ici est déjà à l'œuvre ce que nous pourrions appeler, sans connotation péjorative, « l'inefficacité » de Rivette, cinéaste qui cherche dans le montage et dans la durée bien autre chose que la concision du conteur. Dès ses débuts, il a fait du temps la matière première de ses films. Un temps au service de la perception plutôt que du scénario, dans lequel les gestes se révèlent et se déploient sans épuiser leurs secrets

Marcos Uzal

Programme *Films d'apprentissage*

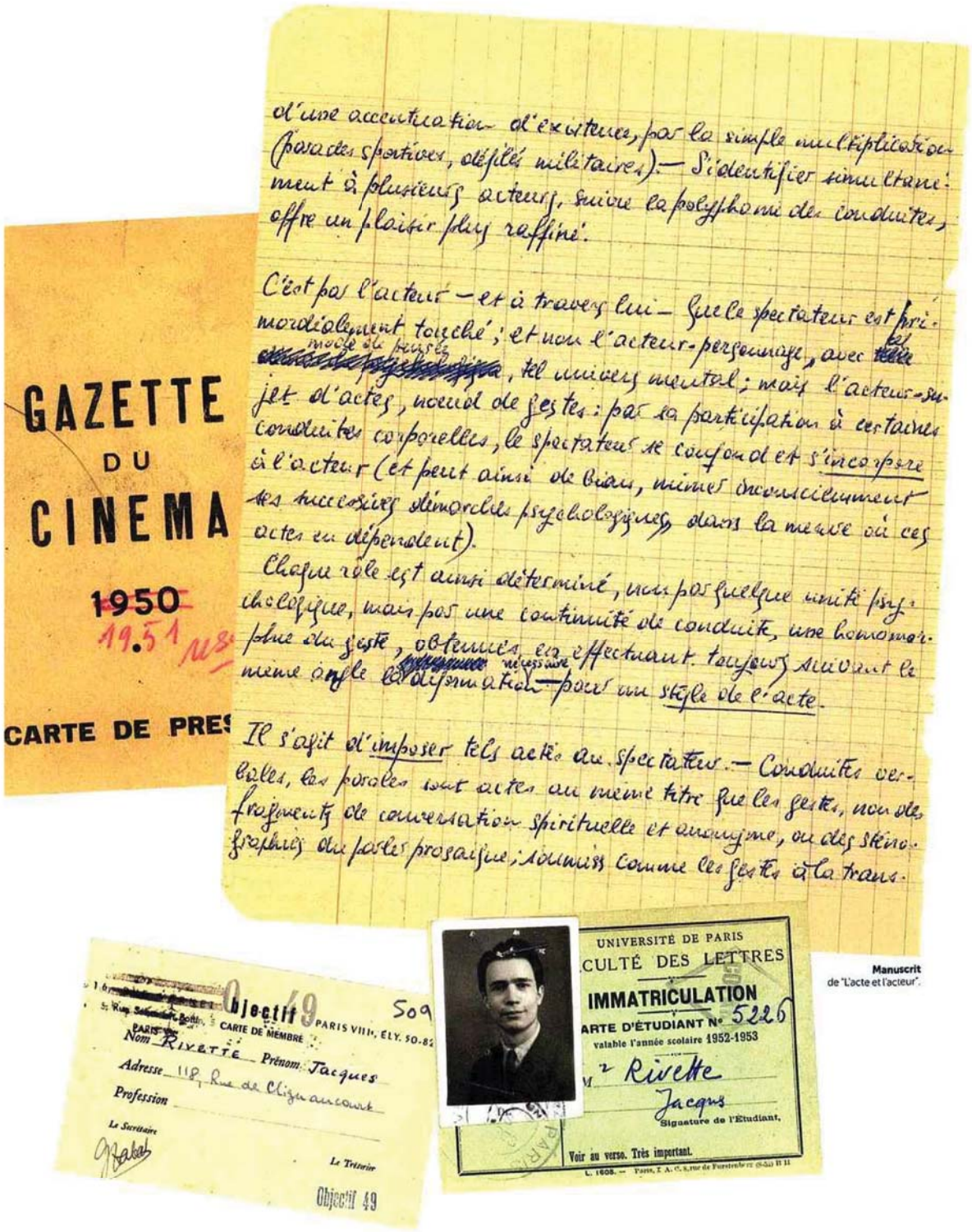
Aux quatre coins, 1949, noir et blanc, 20 min.
Réalisation : Jacques Rivette **Cadre :** Francis Bouchet et Jacques Rivette **Opérateur :** Guy Lessertisseur **Interprétation :** Monique Guevallo et Francis Bouchet
Production : Les Films du Veilleur

Le quadrille, 1950, noir et blanc, 40 min
Réalisation : Jacques Rivette **Scénario :** Jean-Luc Godard et Jacques Rivette **Image :** Gerard Lamy **Interprétation :** Anne-Marie Cazalis, Liliane Litvin, Jean-Luc Godard, François Nitart et Louis Prugniaud
Production : Les Films du Veilleur

Le divertissement, 1952, noir et blanc, 42 min
Réalisation : Jacques Rivette
Image : Charles Bitsch **Interprétation :** Alain Mac Moy, Sacha Briquet, Olga Waren
Production : Les Films du Veilleur

le magazine du court métrage BREF
Pays : France
Périodicité : Semestriel

Date :
PRINTEMPS/ETE 17
Journaliste : Marcos Uzal



Manuscrit
de "L'acte et l'acteur".